

**Vous propose le
mardi 9 février
19 heures
au Cinémarivaux**

**En présence de
Gérard Guipont,
cinéophile passionné**



Film russe

LES NUITS BLANCHES DU FACTEUR

(Белые ночи почтальона Алексея Тряпицына)

De : Andreï Konchalovsky – VOST - 1h41 - sortie cinéma 15 juillet 2015

Avec Alexeï Triapitsyne, Irina Ermolova, Viktor Kolobov, Timur Bondarenko,

**Semaine de Cinéma
européen
4, 7, 8 et 9 février
2016**

**Séance de clôture
précédée d'un
apéritif**

Avec *Les nuits blanches du facteur*, nous retrouvons un réalisateur Andreï Kontchalovsky, cinéaste soviétique et cinéaste russe après la chute de l'URSS. Kontchalovsky est né en 1937 à Moscou. Il est le frère du cinéaste russe Nikita Mikhalkov. Sa filmographie soviétique lui a permis de remporter plusieurs prix dans les festivals internationaux – notamment avec *Sibériade*, prix spécial du jury à Cannes en 1979 – tout comme il récoltera en 2002 le grand prix du jury à la Mostra de Venise pour son film *La maison de fous*.

On retrouve dans sa filmographie d'aujourd'hui, à la fois de la critique et de la nostalgie, du réalisme pur à l'ironie de la satire et aux excès du grotesque. *Ces nuits blanches du facteur* nous emmène au nord-ouest de la Russie, au bout du monde, où un facteur fait le lien entre le monde extérieur et une population locale coupée de ce monde. Andreï Kontchalovski est un des cinéastes qui font le lien entre deux cinématographies, la première soviétique qui a marqué au début du siècle dernier le cinéma avec les immenses réalisateurs tels Sergueï Eisenstein, Oziga Vertov, Alexandre Dovjenko, etc. et le cinéma russe d'aujourd'hui qui est redevenu un des plus productifs de l'Europe.



Depuis son retour en Russie après quinze années passées en Amérique dans les années 1980 et 1990, Andreï Kontchalovski s'était fait discret. *Les nuits blanches du facteur* marquent à fois un retour aux sources et une belle capacité de renouvellement. Désireux de filmer la vie d'une personne réelle dans son quotidien, il a choisi un facteur de la région de l'Oblast d'Arkhangelsk sur le bord du Lac Kenozero, au nord de Moscou. Le facteur Tryapitsyn a un rôle primordial pour des habitants qui, malgré les progrès technologiques, vivent encore à l'écart du monde moderne : il leur apporte le courrier, certes, mais aussi leurs pensions de retraite, du pain ou des médicaments, et constitue leur lien essentiel avec la civilisation.

Le statut du film est en lui-même passionnant. Tous les personnages interprètent leur propre rôle, à l'exception de l'amie d'enfance du facteur et de son fils, interprétés par une actrice professionnelle et un jeune comédien, et ne font rien de plus que ce qu'ils font d'ordinaire. Pourtant, il ne s'agit pas d'un documentaire sur la vie d'un facteur mais bien d'une histoire, d'un récit dans lequel les plus petits événements prennent une épaisseur inattendue et où le cinéma transfigure le réel pour en faire émerger l'invisible

.../...

Le cinéaste qui déclare avoir « écrit » le scénario au moment du montage, prend le temps de filmer le quotidien du facteur, celui de ses voisins, les gestes quotidiens et immuables comme les rites essentiels. D'emblée, la tension entre vérité et fiction est mise en abyme par les photos que montre le facteur à un interlocuteur invisible et qu'il semble poser sur un luxuriant paysage de prairies qui n'est rien d'autre que la toile cirée de sa table de cuisine. Une succession de plans fixes nous introduit dans la maison du facteur comme dans celle de ses voisins, avant que le personnage principal prenne son bateau pour sillonner le lac et accomplir sa mission. Ce lac appelle soudain, la fiction, l'aventure, le grand large. Dès lors, le film oscillera sans cesse entre la minutie documentaire et la volonté de capter la vie intérieure, un flux d'émotions qui donne à l'œuvre une dimension universelle.

La Russie que montre Kontchalovski n'est pas si éloignée de celle que filme Andrei Zviaguintsev dans *Léviathan* et la similarité du cadre géographique – une mer ou un lac éloigné des grandes villes invite à la comparaison. La corruption y est banale, symbolisée ici par le personnage du général, qui vient pêcher à la senne (sorte de filet dérivant) sur le lac alors que cette activité est interdite et que les citoyens ordinaires se font verbaliser quand ils s'y adonnent. De même, la police est plus préoccupée de réparer les véhicules médiocres dont elle dispose que d'enquêter sur le vol du moteur du bateau du facteur. Mais là où *Léviathan* glace le cœur par la violence des rapports de force qu'il évoque, *Les nuits blanches...* ne fait qu'effleurer ces choses avec lesquelles vivent les Russes depuis si longtemps pour ne se concentrer que sur les émotions humaines.

Si le cinéaste se dit inspiré par deux maîtres, Anton Tchekhov et Robert Bresson, le premier surtout hante ces *Nuits blanches...* au moins autant que le chat gris qui vient mystérieusement se poser sur l'armoire ou le lit du facteur. Tout ici est immobile, enraciné dans une vie monotone. Il y a des samovars, la « satanée vodka », le personnage pathétique de Brioche, abandonné à cinq ans à l'orphelinat et qui boit sa pension dès qu'il la reçoit. La nostalgie affleure sans cesse, par exemple lors de l'enterrement d'une vieille, dont on dit qu'elle représentait l'époque du romantisme socialiste. Dans l'école en ruine, le facteur entend soudain les chants de son enfance, les voix de ses camarades. Grâce à la sobriété de la mise en scène, dominée par les plans fixes, la répétition des gestes quotidiens, le cinéaste tient à distance tout pittoresque. Au contraire c'est la mélancolie qui sourd bientôt de tous ces personnages, et d'abord de l'un des voisins : « J'ai du vague à l'âme. Tout le temps. Ca s'en va quand je suis saoul. Ca va mieux quand je bosse. Et encore. Avec l'âge, tout paraît gris. » (...).

De cette chronique simple et ordinaire, Kontchalovski fait naître un fantastique plein de douceur. Son œil, son ouïe sont si sensibles que le bruissement des feuilles agitées par le vent, les vaguelettes qui se forment sur le lac, l'ombre qui baigne un sous-bois ont une présence inquiétante ou magique. La séquence la plus emblématique de cette perméabilité incomparable au monde invisible est celle de la quête de la sorcière aquatique Kikimora, dont le facteur a affirmé au jeune fils de son amie Irina, qu'elle volait les enfants. Le bateau avance, moteur coupé, sur une rivière qu'un dense sous-bois assombrit. Le soleil passe difficilement à travers les arbres qui couvrent l'eau. Le silence prend une épaisseur palpable, tandis que le visage de l'enfant se transforme. D'abord fanfaron, il fond soudain en larmes.

Le travail sur le son est magnifique, qui participe beaucoup à l'apparition d'une atmosphère magique. Quand le facteur sillonne le lac, le son de son moteur s'estompe alors que monte une musique à peine perceptible, celle d'Eduard Artemyev. (...). Jean-Dominique Nuttens – revue *Positif* – juillet/août 2015.

PROCHAINE SÉANCE :

Ixcanul

Jeudi 11 février 2016 à 18 h 30



l'embobiné
119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
contact@embobine.fr

www.embobine.fr